

CAHIERS FRANÇOIS VIÈTE

Série II – N°3

2010

Patrimoine scientifique : le temps des doutes ?

JEROME LAMY - *Tension histoire/mémoire dans la valorisation du patrimoine scientifique et technique : une perspective critique*

FREDERIC SOULU - *L'instrument technique à la rencontre du public*

SEBASTIEN SOUBIRAN - *Acteurs et enjeux de la préservation du patrimoine scientifique : le cas de l'Université Louis Pasteur de Strasbourg*

OLIVIER SAUZEREAU - *L'observatoire de Nantes, un objet patrimonial en construction*

ARNAUD SAINT-MARTIN - *L'astronomie à la niche. Sur la patrimonialisation de l'observatoire de Paris, 1900-1930*

Centre François Viète
Épistémologie, histoire des sciences et des techniques
Université de Nantes

SOMMAIRE

- JEROME LAMY 7
*Tension histoire/mémoire dans la valorisation du patrimoine scientifique et technique :
une perspective critique*

- FREDERIC SOULU 37
L'instrument technique à la rencontre du public

- SEBASTIEN SOUBIRAN..... 59
*Acteurs et enjeux de la préservation du patrimoine scientifique : le cas de l'Université
Louis Pasteur de Strasbourg*

- OLIVIER SAUZEREAU..... 73
L'observatoire de Nantes, un objet patrimonial en construction

- ARNAUD SAINT-MARTIN..... 87
L'astronomie à la niche. Sur la patrimonialisation de l'observatoire de Paris, 1900-1930

**LA TENSION HISTOIRE/MÉMOIRE DANS LA VALORISATION
DU PATRIMOINE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE :
UNE PERSPECTIVE CRITIQUE**

Jérôme LAMY

Résumé

L'article interroge la position des historiens des sciences intervenant dans les démarches patrimoniales. Les opérations historique et mémorielle sont substantiellement antinomiques : la première vise à comprendre le passé, la seconde à unifier une communauté. Le patrimoine, qui est une forme concrètement déclinée de pratique mémorielle, mobilise parfois les historiens. Les enjeux politiques et économiques sous-jacents obligent à une mise à distance critique peu aisée. Dans le domaine de l'histoire des sciences et des techniques, les célébrations institutionnelles, les expositions et les musées sont autant d'espaces dans lesquels histoire et mémoire s'affrontent ou se concurrencent. Le souci du public, l'emprise des scientifiques, le travail des groupes d'amateurs, les intérêts politiques et les mémoires des lignées scientifiques limitent ou rendent malaisée la pratique historique. L'article plaide, *in fine*, pour un processus critique visant à légitimer l'autonomie et les spécificités de l'histoire des sciences lorsqu'elle est mobilisée dans les processus patrimoniaux.

L'histoire, depuis qu'elle est constituée en discipline scientifique (i.e. la fin du 19^e siècle) n'a jamais cessé d'être mobilisée, utilisée et/ou instrumentalisée par des groupes sociaux les plus divers. La captation et l'usage de connaissances produites au sein de la sphère académique aux fins de constituer une mémoire locale, communautaire ou individuelle constituent des pratiques courantes, génératrices de conflits (notamment entre les historiens et les producteurs de mémoires). Les débats récents autour des lois mémorielles mettent en lumière l'état de tension permanente auquel l'histoire, en tant que pratique scientifique, est soumise. L'histoire des sciences, dont l'affirmation disciplinaire est plus tardive que l'histoire, n'échappe pas à cette pression du mémoriel. Les célébrations d'organismes de recherches, les colloques organisés autour de tel ou tel savant, la collecte

et l'expertise des instruments scientifiques, toutes ces activités impliquent des historiens des sciences et des techniques.

Dans cet article, nous adopterons un double point de vue : celui des historiens des sciences et des techniques requis par les opérations patrimoniales ; et celui d'une histoire critique qui, dans une perspective auto-analytique, vise à saisir et à mettre à distance, les allants de soi et les évidences des discours et des pratiques mémorielles¹.

Dans une première partie, nous reviendrons sur les notions de mémoire, d'histoire et de patrimoine en pointant les zones de conflits qu'induit leur voisinage cognitif. La deuxième partie de l'article détaillera les spécificités du patrimoine scientifique en examinant notamment ses origines. Nous dégagerons également les points de tension entre la pratique de l'histoire des sciences et les activités patrimoniales. La conclusion proposera quelques réflexions sur les possibilités d'un dépassement critique de ces divergences.

1. Mémoire – Histoire – Patrimoine : cerner les conflits

La mémoire, l'histoire et le patrimoine ne sont pas synonymes même si ces trois notions ont en commun une saisie du passé et une production de discours sur ce qui n'est plus. Nous nous appuierons sur les travaux récents des historiens pour proposer une définition aussi précise que possible de ces trois termes ainsi qu'une approche de leurs contradictions et de leurs irréductibilités.

Maurice Halbwachs s'est interrogé, dans ses ouvrages, sur les processus de constitution de la mémoire collective². Il considérait la mémoire comme un phénomène social qui, dans un mouvement dialectique s'organise selon trois niveaux. Les souvenirs individuels renvoient aux

¹ Même s'il n'existe pas de courant constitué d'histoire critique, il convient de préciser que notre étude s'inscrit dans la lignée des propositions formulées par les membres du Comité de Vigilance face aux usages publics de l'histoire (CVUH). Voir notamment : Gérard Noiriel (2007), *À quoi sert « l'identité nationale »* (Marseille : Agone) ; Catherine Coquery Vidrovitch (2009), *Enjeux politiques de l'histoire coloniale* (Marseille : Agone) ; Nicolas Offenstadt (2009), *L'histoire bling-bling. Le retour du roman national* (Paris : Stock) et Laurence De Cock, Emmanuelle Picard (eds.) (2009), *La fabrique scolaire de l'histoire : Illusions et désillusions du roman national* (Marseille : Agone).

² Maurice Halbwachs (1997), *La mémoire collective* (Paris : Albin Michel) et Maurice Halbwachs (1972), *La Topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte. Étude de la mémoire collective* (Paris : PUF).

expériences (sociales) vécues. La mémoire collective est formée de la congruence des souvenirs communs d'un groupe et des traces matérielles qui lui sont associées. Le passage de la mémoire individuelle (i.e. le souvenir) à la mémoire collective s'effectue par une sélection d'éléments du passé. Cette sélection est éminemment subjective puisqu'elle ne conserve que ce qui unit un groupe, en refoulant les divisions et les dissensions. Enfin, la tradition, par une série de rites et de mythes, maintient cette mémoire collective lorsque les acteurs des événements communs ont disparu³. La mémoire collective est donc une écriture au présent du passé ; elle est « une reconstruction du passé (...) elle adopte l'image des faits anciens aux croyances et aux besoins spirituels du présent »⁴. En somme, la mémoire confond dans un même mouvement le passé et les horizons d'attente du présent. Elle vise à l'actualisation de ce qui n'est plus, dans un souci de cohésion mais aussi de réhabilitation (notamment pour les groupes qui considèrent que leur mémoire est oubliée ou passée sous silence).

Pierre Nora, dans l'introduction des *Lieux de Mémoire*, a dégagé les grandes caractéristiques du processus mémoriel :

« la mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et à ce titre, elle est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations. (...) Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que des détails qui la confortent ; elle se nourrit de souvenirs flous, télescopants, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensible à tous les transferts, écrans, censure ou projections »⁵.

Les analyses récentes de Christophe Prochasson ont mis en évidence les ressorts émotionnels de la mémoire⁶. Le passé est envisagé sur le mode

³ Je suis ici la lecture que Gérard Noiriel fait de Maurice Halbwachs : Gérard Noiriel (1998), *Qu'est-ce que l'histoire contemporaine ?* (Paris : Hachette), 198-199.

⁴ Maurice Halbwachs (1972), *op. cit.*, 7.

⁵ Pierre Nora (1997), « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », in Pierre Nora (ed.), *Les lieux de Mémoire*, T. I (Paris : Gallimard), 24-25.

⁶ Christophe Prochasson (2008), *L'empire des émotions. Les historiens dans la mêlée* (Paris : Demopolis), 141.

affectif, maintenant uniquement ce qui cimente un groupe social. Cette puissance fédératrice et idiosyncrasique de la mémoire constitue, en Europe, depuis le début du 19^e siècle, un « objet de préoccupation des États »⁷. Contre les mémoires régionales (ou parfois avec elles), les mémoires nationales sont constituées en roman unificateur et pacificateur ; elles ordonnent un récit linéaire autour de quelques thèmes œcuméniques. L'incorporation par l'État Republicain (et l'ensemble de ses déclinaisons administratives et politiques) de la mémoire nationale comme moyen « d'exprimer et d'affirmer la continuité du destin français »⁸ constitue un trait majeur de la France depuis la fin du 19^e siècle.

La démarche historique s'oppose en tout point à la mémoire. L'histoire ne cherche pas à rendre justice à tel ou tel groupe, elle ne vise pas à réhabiliter des événements oubliés, elle cherche à « comprendre la globalité d'une société à un moment donné en s'abstenant de jugement moral »⁹. L'histoire est une opération cognitive « toujours incomplète de ce qui n'est plus », elle appelle

« analyse et discours critique. La mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque, elle prosaïse tout. La mémoire sourd d'un groupe qu'elle soude (...). L'histoire, au contraire, appartient à tous et à personne, ce qui lui donne vocation à l'universel. (...) L'histoire est délégitimation du passé vécu »¹⁰.

Il convient toutefois de ne pas figer les positions entre, d'une part, une histoire qui serait débarrassée de tous les tourments du subjectif et qui, par le seul recours de ses méthodes pourrait prétendre à l'universel et, d'autre part, une mémoire qui ne s'exprimerait que dans la fiction et la sublimation des faits historiques. Comme l'a noté Paul Ricoeur dans son ultime ouvrage¹¹, mémoire et histoire entretiennent une relation complexe dans laquelle la première ne doit jamais cesser de mettre à distance la

⁷ Krzysztof Pomian (1999), *Sur l'histoire* (Paris : Gallimard), 337.

⁸ Jacques Revel (2006), *Un parcours. Douze exercices d'histoire sociale* (Paris : Galaade Editions), 377.

⁹ Corinne Bonafox, Laurence De Cock-Pierrepont, Benoît Falaize (2007) *Mémoires et histoire à l'École de la République. Quels enjeux ?* (Paris : Armand Colin), 12.

¹⁰ Pierre Nora (1997), *op. cit.*, 25.

¹¹ Paul Ricoeur (2000), *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris : Le Seuil).

seconde, d'« en traduire le sens »¹², d'interroger ses évidences. C'est donc dans un rapport de force permanent que l'historien se doit d'instaurer avec la mémoire, que l'histoire peut faire montre de sa capacité d'objectivation.

L'histoire et la mémoire ne sont pas les deux seuls registres par lesquels le passé est saisi. Plus exactement, les opérations mémorielles se déclinent et s'incarnent dans des formes concrètes d'exposition, de mise en valeur, de médiatisation. Cette politique du passé et cette mise en œuvre matérielle du désir mémoriel rassemblent l'ensemble des actions patrimoniales. Le patrimoine constitue la forme actuelle la plus prégnante et la plus aiguë d'expression de la mémoire (même s'il n'est pas la seule : l'expérience mémorielle est largement mobilisée dans la réalisation de films, documentaires ou de fiction).

Le terme patrimoine est double. Il désigne d'abord « les lois de l'héritage individuel (...). Sa transmission par la structure familiale, est l'un des piliers qui fonde un ordre social dans les sociétés occidentales »¹³. Le patrimoine renvoie également, depuis les Lumières, à l'héritage collectif et désigne aussi bien l'environnement que les artefacts du passé, les ressources biologiques que les corpus cognitifs immatériels¹⁴. Si ces deux familles de sens sont aujourd'hui assez nettement distinctes, elles reposent néanmoins sur le même mécanisme de transmission générationnelle.

Le patrimoine comme ressource collective à préserver et à léguer ne cesse, depuis le dernier quart du 20^e siècle, d'étendre ses territoires d'intelligibilité en même temps qu'il devient un enjeu culturel pour de nombreux pays¹⁵. « La notion explose (...) littéralement, elle envahit des domaines d'une diversité inouïe, elle se ramifie, elle déborde le cadre rassurant des monuments historiques. Nul ne peut plus l'endiguer »¹⁶.

La définition du patrimoine proposée en 1980 par l'architecte Pedro Ramirez Vasquez, lors de la Conférence Générale de l'ICOM (International Council of Museums) donne une idée de ce que recouvre la notion pour les professionnels des musées et de la conservation :

« Le patrimoine est constitué par le monde physique, l'environnement qu'une génération lègue à une autre (...). On

¹² François Bédarida (2001), « Une invitation à penser l'histoire : Paul Ricoeur, la mémoire, l'histoire et l'oubli », *Revue historique* 619, 735.

¹³ Jean-Yves Andrieux (1997), *Patrimoine & Histoire* (Paris : Belin), 23-24

¹⁴ *Ibidem*, 24.

¹⁵ Dominique Poulot (2006), *Une histoire du patrimoine en Occident* (Paris : PUF), 20.

¹⁶ Jean-Yves Andrieux (1997), *op. cit.*, 16

peut dire, dans ce sens, que le patrimoine comprend l'histoire d'un peuple, le langage, expression vivante d'une réalité, les coutumes et les traditions et la littérature orale et écrite. Il inclut de même les connaissances techniques et l'expérience que les hommes ont accumulées et dont ils ont fait preuve, dans tous les pays, afin de survivre (...). Le patrimoine, c'est l'ensemble des principes et des valeurs spirituelles qui cimentent la vie en commun au sein d'un peuple et donnent un sens à sa vie quotidienne »¹⁷.

Le vertige holiste de cette définition est saisissant et l'on se demande ce qui échappe encore au patrimoine.

Les raisons profondes de ce déferlement patrimonial ne sont pas aisées à explorer. L'historien François Hartog a proposé un outil heuristique visant à comprendre

« les moments de crise du temps, ici et là, quand viennent (...) à perdre de leur évidence les articulations du passé, du présent et du futur (...). Comment, selon les lieux, les temps et les sociétés, ces catégories, à la fois de pensée et d'action, sont-elles mises en œuvre et viennent-elles à rendre possible et perceptible le déploiement d'un ordre du temps »¹⁸.

Hartog souligne l'écart actuel entre les conceptions figées du passé (dont la conservation patrimoniale est l'aspect le plus aigu) et les projections vers le futur. Cet éloignement des deux horizons temporels qui ne parviennent plus à s'articuler dans les sociétés occidentales contemporaines a pour conséquence l'affleurement « d'un présent perpétuel, insaisissable, sorte de vaste étendue d'eau qu'agite un incessant clapot (...). C'est ce moment et cette expérience contemporaine [qu'il] désigne comme présentisme »¹⁹.

Ce régime d'historicité centré sur le présent comme seule dynamique temporelle possible inscrit le patrimoine (i.e. ce qui est reçu du passé,

¹⁷ Cité par André Desvallées (2001), « Petite histoire du mot patrimoine », in Serge Lochot (ed.), *Réflexions sur le patrimoine scientifique et technique. Actes des Journées d'études de l'OCIM, Musée des Arts et Métiers, Paris, 21 et 22 septembre 2000* (Dijon : OCIM), 20.

¹⁸ François Hartog (2003), *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps* (Paris : Le Seuil), 27.

¹⁹ *Ibidem*, 28.

l'ensemble des traces [matérielles et cognitives] héritées) dans l'ordre des priorités des États occidentaux, mais également, comme l'a montré Françoise Choay, dans le monde entier (i.e. « expansion œcuménique des pratiques patrimoniales » proclamant « l'universalité du système occidental de pensée (...) »²⁰ dans ce domaine). En prenant en charge la totalité d'un passé vécu au présent, il ne s'agit pas de produire un corpus de connaissances et encore moins d'envisager une analyse critique : les monuments, les objets, les idées, les textes doivent incarner une identité collective ; ils sont investis d'un questionnement inquiet sur les modes de fédération des groupes humains (quelle que soit leur taille)²¹. La transmission désigne, dans cet état de présentisme, une capacité de conservation, de protection, de sauvegarde et même dans certains cas de vitrification de tout ce qui a été. Les ambiguïtés de cette absorption totale et sans distance du passé par le présent sont ici manifestes : le mythe d'une restitution exhaustive de ce qui n'est plus, l'incapacité à choisir ce qu'il est matériellement possible de conserver, la progression rapide de l'obsolescence jetant dans le passé des pans entiers d'un hier qui ne cesse de se rapprocher²².

Dans cette perspective le processus patrimonial en tant que catégorie politique d'action culturelle mobilisée par des ensembles d'individus (qu'ils soient institutionnels ou ressortissent d'initiatives privées, liés à l'État ou à un échelon administratif, qu'ils concernent une nation ou même un groupe de nations ou bien un nombre limité de personnes) repose tout entier sur la notion d'identité. Le patrimoine met en rapport un territoire donné et son passé. En ce sens, il caractérise une zone géographique, l'exemplifie, la distingue d'autres espaces. Les groupes qui investissent ces territoires mobilisent le patrimoine comme élément de reconnaissance et d'identification :

« (...) le patrimoine en vient à définir moins ce que l'on possède, ce que l'on a, qu'il ne circonscrit ce que l'on est sans l'avoir su, ou même sans avoir pu le savoir. Le patrimoine se présente alors comme une invite à l'anamnèse collective »²³.

²⁰ François Choay (2007), *L'allégorie du patrimoine* (Paris : Le Seuil), 154.

²¹ François Hartog (2003), *op. cit.*, 164.

²² Sur les difficultés d'articuler, pour ce qui concerne le patrimoine monumental, conservation d'une partie des architectures héritées et capacité d'édification, voir Françoise Choay (2007), *op. cit.*, 180-199.

²³ François Hartog (2003), *op. cit.*, 164.

Cette communion de l'espace et du temps pour fédérer des individus autour de repères identitaires rapproche le patrimoine de l'action politique. Cette dernière en visant à la régulation des rapports sociaux d'un ensemble d'individus sur un territoire défini puise dans le registre patrimonial pour assurer une cohérence et certifier de son bien-fondé. Cette appropriation du passé par les instances politiques pose une série de questions quant à la place et aux rôles de l'historien dans les processus patrimoniaux.

En France, la décentralisation politique engagée depuis la fin de la deuxième guerre mondiale a accru l'intérêt des élus locaux pour le passé de leur commune, de leur canton ou de leur département. L'émergence de nombreuses « mémoires particulières »²⁴, et la multiplication des productions érudites locales concurrencent, s'approprient et/ou phagocytent très directement l'histoire locale qui s'est renouvelée, comme pratique disciplinaire, depuis les années 1970²⁵. Les récits construits au service des acteurs politiques (et de l'identité territoriale qu'ils défendent) sont lisses et idiosyncrasiques. L'objectif (avoué ou non) est de disposer d'une « téléologie de l'identité locale »²⁶. Loïc Vadelorge, dans son étude des rapports entre histoire et pouvoir local de 1970 à 2000, a mis en évidence l'impossible positionnement de l'historien requis par des instances locales pour écrire ou présenter (sous forme d'expositions, de musées ou de catalogues) leur passé, pour entreprendre des actions patrimoniales :

« les enjeux politiques locaux sont devenus tellement importants avec la décentralisation que des professionnels, les chargés de communication, font désormais écran entre l' élu et l'historien. On ne demande certes pas à ce dernier de falsifier l'histoire, ce qui serait indigne d'une société démocratique avancée, mais on n'hésite pas à lui réclamer de gommer les aspérités politiques, économiques ou sociales de son sujet »²⁷.

²⁴ Christophe Prochasson (2008), *L'empire des émotions. Les historiens dans la mêlée* (Paris : Demopolis), 141 et 154.

²⁵ Loïc Vadelorge (2006), « Les affres de l'histoire locale 1970-2000 », in Maryline Crivello, Patrick Garcia, Nicole Offenstadt, (eds.), *Concurrence des passés. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, (Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence), 40.

²⁶ *Ibidem*, 43.

²⁷ *Ibidem*, 42.

L'histoire (en tant que discipline scientifique) devient un auxiliaire du discours politique, un simple « argumentaire patrimonial »²⁸, un capital symbolique que les élus souhaitent exploiter²⁹ ; elle est bornée par l'horizon local et tend à se conformer à une problématique identitaire, consensuelle et œcuménique. Le danger est grand, dans ces conditions, que le rôle de l'historien soit moins celui de conseiller que celui de courtisan³⁰.

D'autant que les enjeux ne sont pas strictement politiques. Le patrimoine, puisqu'il est partie prenante des politiques culturelles et économiques, est un produit (en même temps qu'un outil) commercial³¹. La constitution d'un "capital symbolique et culturel collectif", selon l'expression de David Harvey, permet à une ville, un département, une région de tirer les bénéfices (financiers) d'une rente patrimoniale³². Il est certain que les mémoires mises en scènes sont ici très éloignées du travail historique³³ qui ne visera pas à la recherche de l'esthétique, du surprenant ou de l'exceptionnel (caractères à mêmes d'attirer un public).

Il n'est bien sûr pas dans notre intention de dire que l'histoire est serve et que les historiens, tels des mercenaires du passé, se mettent au service des élus et de leurs intérêts économiques. Nous reviendrons, dans la dernière partie, sur les nombreuses résistances et les multiples contrepoints que les professionnels de l'histoire mettent en œuvre pour conserver (ou à tout le moins pour défendre) leur autonomie. Toutefois, il n'est pas inutile de souligner l'état des rapports de force dans le dialogue que les historiens peuvent engager avec les entrepreneurs de patrimoine (qu'ils ressortissent du champ politique, culturel ou économique). Le patrimoine parce qu'il est substantiellement contradictoire avec la pratique historique oblige à une analyse des acteurs en présence et des enjeux mobilisés.

²⁸ *Ibidem*, 46.

²⁹ Patrick Garcia (en collaboration avec Christian-Marc Bosséno) (2006), « Introduction », in Maryline Crivello, Patrick Garcia, Nicole Offenstadt, (eds.), *Concurrence des passés. Usages politiques du passé dans la France contemporaine* (Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence), 11.

³⁰ Selon l'expression de Loïc Vadelorge (2006), *op. cit.*, 46.

³¹ François Choay (2007), *op. cit.*, 157. Sur les critiques émises par les historiens (académiques) britanniques à l'endroit de cette marchandisation du passé, voir : Stana Nenadoc, Rosine Christin (2002), « Historiens et patrimoine en Grande-Bretagne », *Le Mouvement social* 200, 118.

³² David Harvey (2008) *Géographie de la domination* (Paris : Les Prairies Ordinaires), 47.

³³ *Ibidem*, 48.

Pour terminer cette présentation très succincte des notions d'histoire, de mémoire et de patrimoine, nous déclinerons cette dernière dans l'ensemble de ses manifestations concrètes. C'est ici l'extraordinaire prolifération des modes de célébration, de présentation et d'activation du passé qu'il convient de souligner. Les collections particulières puis les musées ont constitué la forme la plus ancienne de conservation et de mise en valeur des traces du passé³⁴. Par la suite, les expositions (qui, elles, sont temporaires et peuvent se tenir en dehors des espaces muséographiques classiques), la désignation des monuments historiques, les commémorations, les célébrations publiques ont diversifié le genre³⁵. Toutes ces manifestations patrimoniales (quelle que soit leur importance, leur durée, leur échelle) s'accompagnent d'une abondante production éditoriale (ouvrages, catalogues, brochures, dépliants³⁶), s'appuient sur des relais médiatiques puissants (services de communication) et convergent dans des rituels institutionnels d'ampleur (Journées européennes du patrimoine, Nuit des Musées).

2. Les spécificités du patrimoine scientifique et technique et les conflits avec l'histoire des sciences

2.1. Politiques patrimoniales institutionnelles

L'extension continue de la notion de patrimoine a embrassé les sciences et les techniques à partir des années 1970. Hubert Curien, alors directeur du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) entreprend de systématiser la conservation des archives scientifiques. Il fait parvenir en 1979, aux directeurs des laboratoires du CNRS, une note dans laquelle il précise les grandes lignes d'une démarche protectrice :

« La commission permanente des archives de l'éducation nationale (...) m'a fait connaître toute l'importance qu'[elle] attache à la sauvegarde, à la conservation des notes et documents qui pourront ultérieurement permettre d'analyser et

³⁴ Voir Dominique Poulot (2005), *Musée et muséologie* (Paris : La Découverte), 39-40.

³⁵ Ce que Jean-Yves Andrieux désigne par le processus de « patrimonialisation » : Jean-Yves Andrieux (1997), *op. cit.*, 68-70.

³⁶ André Gob et Noémie Drouguet parlent de l'« environnement écrit » : André Gob, Noémie Drouguet (2006), *La muséologie. Histoire, développements, enjeux actuels* (Paris : Armand Colin), 126-127.

retracer l'évolution de la recherche scientifique de notre époque (...). J'attire donc votre attention sur l'intérêt qu'il y a à conserver la trace écrite de toutes les recherches entreprises, même lorsqu'elles ne parviennent pas à maturité »³⁷.

Si l'intention patrimoniale est assez nettement exprimée dans cette note, il n'en reste pas moins que les modalités de sa mise en œuvre (i.e. stockage, archivage, conservation, ouverture au public) ne sont pas explicitées. L'intérêt patrimonial (en tant qu'objectif de sauvegarde des traces passées pour les sciences et la technique s'est construit à partir de la fin des années 1980 parallèlement aux commémorations des grands organismes de recherche : centenaire de l'Institut Pasteur en 1988, cinquantième anniversaire du CNRS en 1989, bicentenaire de l'École Polytechnique, de l'École Normale Supérieure et du Conservatoire National des Arts et Métiers en 1994, cinquantième anniversaire du Commissariat à l'Énergie Atomique en 1995, et cinquantième anniversaire de l'Institut National de la Recherche Agronomique la même année. A l'occasion de ces célébrations, les responsables des institutions scientifiques ont souhaité retracer leur histoire et mettre en perspective leurs travaux contemporains et leurs activités passées. La recherche et la collecte des archives permettant d'établir une histoire des organismes scientifiques ont initié un mouvement patrimonial de grande ampleur pour les sciences et les techniques³⁸. Après les archives, sources classiques évidentes, l'intérêt des chercheurs s'est porté sur l'environnement scientifique, c'est à dire tout ce qui a trait à l'activité scientifique (e.g. matériel de démonstration et de mesure, matériel biologique vivant ou mort, collections de roches, d'insectes, de génotypes, de fossiles, herbiers, collections de graines, bases de données, photographies, films, instruments, lieux de recherche [laboratoires, observatoires, stations] et d'enseignement [amphithéâtre, campus]³⁹). Dans le même temps, des conservateurs du

³⁷ Archives du CNRS, Note AD 14962/8908 du 3 août 1971.

³⁸ Christiane Demelenaere-Douyère (2000), « Le patrimoine scientifique et technique : une réalité complexe », *Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences* 48, 59.

³⁹ Jérôme Lamy et Béatrice Motard (2002), « Le patrimoine astronomique français : de la curiosité à l'inventaire », *La Lettre de l'OCIM* 84, 6-7.

patrimoine ont été affectés auprès de l'Académie des Sciences, de l'Institut Pasteur et de la Cité des Sciences et de l'Industrie⁴⁰.

La constitution du patrimoine scientifique et technique s'est donc effectuée grâce aux commémorations des institutions. Cette spécificité est importante pour mieux saisir un certain nombre de contradictions qui vont naître entre la pratique historique et les activités patrimoniales concernant les sciences et les techniques. Les célébrations d'un monument, d'un organisme de recherche ou d'un laboratoire sont peu compatibles avec une histoire qui ne s'intéresserait pas à la valorisation narcissique des découvertes et qui ne prendrait pas pour inéluctable le mouvement téléologique d'une institution.

La variété des acteurs impliqués (et notamment des « commanditaires » ou des initiateurs d'opérations mémorielles) constitue une autre spécificité du patrimoine scientifique et technique. Les instances politiques et leurs représentants sont bien sûr particulièrement présents, surtout lorsqu'il s'agit d'une action locale. Pour ne prendre qu'un exemple, l'exposition portant en 2007 sur « L'astronomie aux sources des Lumières » et centrée sur les instruments de la Société Royale de Montpellier n'a pu être organisée qu'avec le soutien du Conseil Général de l'Hérault. Les scientifiques eux-mêmes sont impliqués dans la collecte et la mise en valeur d'instruments et de documents. Ce sont eux qui, bien souvent, ont été à l'origine d'une (re)découverte d'un fonds d'archives ou d'une collection d'outils scientifiques. Nous avons signalé précédemment le recrutement de quelques conservateurs du patrimoine intégrés dans de grands organismes de recherche et dans certaines universités (Montpellier, Strasbourg). Il convient d'inclure également dans les acteurs du patrimoine scientifique et technique un groupe aux contours mal définis et dont il conviendrait de faire une sociologie plus fine : les amateurs hétérogènes c'est à dire les érudits locaux, les membres d'associations du patrimoine et les amis des musées. La place des historiens des sciences reste à préciser dans cet ensemble foisonnant d'intervenants. Nous n'insisterons pas sur les publics des manifestations patrimoniales consacrées à la science et à la technique ; de nombreuses études récentes ont mis en évidence des préoccupations nouvelles : distance critique avec la science, demande d'expertise, interrogations sur les évolutions contemporaines de la science et de la technique. Il ne s'agit plus, comme à l'époque de Trente

⁴⁰ C. Demelenaere-Douyère (2000), « Le patrimoine scientifique et technique : une réalité complexe », *Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences* 48, 59.

Glorieuses, d'absorber des connaissances et de communier dans la célébration du progrès⁴¹.

Les expressions patrimoniales des sciences et des techniques présentent des spécificités qui les rendent irréductibles au schéma général des mises en scènes mémorielles classiques. Pour nous en tenir au cas français, on notera tout d'abord que les principaux espaces muséographiques consacrés aux sciences (i.e. Muséums d'Histoire Naturelle, Conservatoire National des Arts et Métiers, Observatoire de Paris, musées universitaires) sont des lieux dans lesquels les chercheurs continuent de travailler. Ensuite, nous avons précédemment souligné l'importance des commémorations pour la communauté scientifique. Elles scandent et ritualisent la vie des laboratoires, des organismes de recherche. Il convient de reprendre ici les logiques patrimoniales à l'œuvre dans les musées (et les expositions) et les commémorations pour y saisir, à partir d'exemples concrets, la place et le rôle des historiens des sciences.

La première difficulté que rencontre l'historien des sciences lorsqu'il intervient dans un processus patrimonial est liée au matériau disponible. Les musées et les expositions consacrées au passé de la science et de la technique possèdent des fonds d'instruments, de documents et d'iconographies qui n'ont rien à voir avec des fonds classiques d'archives (archives des institutions scientifiques, archives personnelles des scientifiques, archives des instances administratives, archives des sociétés savantes). Jim Bennett a mis en évidence ce *hiatus* à propos du musée d'histoire des sciences d'Oxford dont il est le conservateur. Son établissement dispose notamment de quatre collections particulières disposées au quatre coins de la salle principale : la collection du Comte d'Orrery (la plus ancienne connue en Angleterre et datant de la fin du 17^e siècle et du début du 18^e siècle), le corpus instrumental de la Royal Society, les éléments de la Royal Microscopical Society (datant du 19^e siècle) et enfin la collection de Lewis Evans bienfaiteur-fondateur du musée. Dans chacun de ces espaces, précise Jim Bennett,

“(...) the message is repeated that you cannot take what you see in museums at face value as a straightforward record of the

⁴¹ Christophe Bonneuil (2004), « Les transformations des rapports entre sciences et société en France depuis la Seconde Guerre Mondiale : un essai de synthèse », *Actes du Colloque Sciences, médias et société ENS Lettres et Sciences Humaines, 15-17 juin 2004* (Lyon : Publication électronique) et Jérôme Lamy, Laetitia Maison, Béatrice Motard, Christian Sermet (2008), « Les limites de l'expérience muséographique », *Cahiers du Musée des Confluences* 2, 63-83.

past. Museums show what has been collected and preserved, and this can yield a very distorted material record. (...) [W]e see that each of the individual collections came into being for very particular, localized, and contingent reasons, and none was created as an archive for the history of science, the subject confidently announced in the title of the museum. So we seek to qualify the confidence visitors generally place in museum authority : don't, we say, take what you see as an unbiased presentation of the past, as it is anything but. To be honest, I do not think that our visitors have really noticed"⁴².

Bien sûr les fonds d'archives classiques ne sont pas, loin s'en faut, dépourvus de biais : leur collecte et leur conservation ressortissent de logiques qui elles aussi peuvent être contingentes et localisées. Mais l'historien peut toujours croiser les sources, multiplier les points de vue, confronter les documents venant de plusieurs dépôts. Cette démarche est difficile dans un musée dont les collections constituent l'écosystème de base à partir duquel s'organise la mise en valeur. Théoriquement, le recours à d'autres sources muséales est possible et devrait permettre de fournir un contrepoint aux collections particulières. En pratique, il est impossible de mobiliser, pour chaque collection, les éléments (matériels et cognitifs) qui permettraient de replacer la collection dans un ensemble plus vaste d'instruments, de documents, d'images et/ou de pratiques. Plus globalement, il existe une forte tension entre les évolutions de l'historiographie et les possibles d'un musée. Robert Bud, du Science Museum de Londres, souligne, que

"[b]efore the Second World War the progressivism of the galleries and the inspiration of its greatest icons mostly matched the views of academics. However, the post-war (...) saw (...) a decoupling between the interests of academics interested in intellectual process and of curators focused upon their objects. This decoupling meant that history of science of which the Museum was the public space, was somewhat distanced from the burgeoning academic discipline. The study of Isaac Newton provided a wonderful platform for the leading British historians of the 1960s, but the Museums's collections

⁴² Jim Bennett (2005), "Museums and the History of Science. Practitioner's Postscript", *Isis*. 96, 608.

of seventeenth-century material were negligible. (...) [T]he studies of practices and instruments, which came to be such a feature of the early 1990s, brought together the concerns of museums and academe”⁴³.

On mesure donc ici le double jeu de contraintes qui encadre les rapports entre les institutions muséales et les historiens de science. La prise en compte des attentes du public (notamment au moyen de *focus groups*) et les limites des artefacts disponibles imposent aux historiens une trame narrative et d'autre part les conservateurs doivent faire avec les évolutions de l'historiographie. L'instauration d'un dialogue entre les acteurs du patrimoine et les professionnels de l'histoire des sciences se heurte très concrètement à l'irréductibilité des régimes discursifs. Les musées (et dans une certaine mesure les expositions temporaires) mettent en œuvre des dispositifs de présentation, d'exposition et de valorisation qui sont éloignés des productions historiques disciplinaires (articles, ouvrages, communications, recours aux appareils critiques). La scénographie constitue un aspect important de la démarche muséographique ; elle échappe, au moins en partie, aux historiens, ne peut intégrer un appareil critique et peine à faire jouer les nuances d'une présentation que les artefacts saturent de sens par l'évidence de leur présence.

Nous avons indiqué, dans la première partie de l'exposé, combien les liens qui unissent les pratiques mémorielles aux instances politiques sont puissants et combien leur articulation aux thématiques identitaires et territoriales était désormais la norme.

2.2. *Le patrimoine comme instrument du politique*

Les usages politiques du passé pour valoriser un territoire au travers d'une action patrimoniale prennent des formes extrêmement diverses. La mise en exergue d'une pratique scientifique considérée comme consubstantielle à un territoire ou enracinée dans une région au point de la caractériser par synecdoque constitue bien souvent le point de départ d'une action mémorielle. Ainsi – et pour prendre un processus patrimonial auquel j'ai participé –, lors de l'exposition « *Ils observaient les étoiles...* » *Cinq siècles d'astronomie toulousaine*, aux Archives Municipales de Toulouse en 2002, les historiens réunis pour construire la trame de l'exposition et rédiger les textes du catalogue se sont efforcés de mettre en lumière les

⁴³ Robert Bud (1997), "History of science and the Science Museum", *British Journal for the History of Science* 30, 49-50.

évolutions des pratiques astronomiques du Moyen-Âge au début du 20^e siècle, en soulignant notamment les discontinuités, les transformations profondes des régimes de savoirs et l'importance des connections, à partir du 18^e siècle, avec les cénacles scientifiques parisiens et étrangers. Pourtant, dans la préface du catalogue, le Maire de Toulouse de l'époque, Philippe Douste-Blazy écrit :

« Lorsqu'au 16^e siècle, l'étude du ciel se détache des considérations religieuses pour devenir un savoir à part entière, il est remarquable de constater que Toulouse prend d'emblée une place prédominante dans l'essor de cette jeune science (...). [Au 18^e siècle] Toulouse s'affirme ainsi comme une ville de recherche et de savoir (...). La capitale languedocienne prend alors dans l'étude du cosmos une stature internationale qu'elle ne quittera plus (...). Ce véritable patrimoine intellectuel a nourri l'orientation de Toulouse vers la connaissance astronomique puis vers l'exploitation de l'espace. Il arrive à maturité au 21^e siècle avec le développement d'un pôle d'excellence aérospatial, héritier direct des astronomes pionniers des premiers observatoires toulousains »⁴⁴.

Ici le travail historique est presque sans utilité, puisque le texte qui le précède n'en tient pas compte et le contredit. La préface du maire procède d'une téléologie visant *in fine* à la valorisation de la ville de Toulouse, qui avait organisé (et financé) l'exposition (à travers les Archives Municipales). L'astronomie est décrite comme une propriété intrinsèque de Toulouse, une pratique scientifique qui caractérise et distingue la commune. En essentialisant le lien (fictif) entre l'astronomie et la ville, Philippe Douste-Blazy prolonge un mythe tenace qui fait de Toulouse une « cité du Savoir »⁴⁵.

La référence à l'identité locale et au territoire constitue un allant de soi des processus patrimoniaux. Elle sert bien sûr de repère aux politiques mémorielles, mais plus généralement, elle constitue l'horizon implicite de nombreux acteurs du patrimoine. La présentation par Typhaine Le Foll,

⁴⁴ Philippe Douste-Blazy (2002), « Préface », « *Ils observaient les étoiles...* » *Cinq siècles d'astronomie toulousaine* (Toulouse : Archives Municipales de Toulouse), 5.

⁴⁵ Jean Sermet (1999), « Séculaire excellence des jeux floraux », *Autour d'Assézat* (Toulouse : Fondation, d'Assézat), 39.

directrice du musée de la lunette à Morez dans le Jura, des grandes lignes de son établissement témoigne ainsi de la confusion qu'il peut exister entre l'histoire des sciences et la mise en valeur patrimoniale d'une activité technique et industrielle dans un territoire donné :

« L'analyse historique du contexte géographique et économique démontre la pertinence de la création de cette nouvelle structure culturelle et scientifique dans une région marquée du sceau de l'industrie métallurgique. Elle offre un continuum au système technique dans lequel est née et s'est développée cette mono-industrie. Elle inscrit le geste architectural et politique qui a donné naissance au nouveau bâtiment et au nouveau musée dans une histoire patrimoniale qui restait à écrire à Morez (...) »⁴⁶.

L'histoire des techniques (dans son approche locale) a ici le double statut paradoxal de justification *ex ante* et *ex post* : elle aurait suggéré la création d'un musée tout en inscrivant immédiatement ce dernier dans la logique industrielle du territoire morézien. L'emploi de l'expression « histoire patrimoniale » souligne la tentative d'annexer l'histoire à une démarche mémorielle.

Les exemples cités ici pourraient indûment laisser croire que seul le patrimoine scientifique local est concerné. Il n'en est rien et, à l'échelle d'un pays, les pratiques scientifiques et techniques du passé sont mises au service d'un dessein national (si ce n'est patriotique). Laetitia Maison a montré

« dans le cas des horloges marines présentées par le Musée des arts et métiers et par l'Observatoire de Greenwich, comment une nation peut accentuer le déroulement de l'histoire en sa valeur en n'évoquant en une phrase Harrison dans le premier cas ou ne mentionnant même pas les concurrents étrangers dans le second. Pourtant, la quête d'un instrument pouvant déterminer la longitude en mer était au XVIII^e siècle une

⁴⁶ Typhaine Le Foll (2003), « Un nouveau musée de la lunette à Morez », *La Lettre de l'OCIM* 89, 30.

préoccupation partagée par toutes les puissances maritimes européennes »⁴⁷.

2.3. *Célébrations d'intérêts particuliers*

Dans les institutions encore en activité, les pratiques historiennes sont concurrencées, dans les manifestations patrimoniales, par les discours des scientifiques eux-mêmes. Dans son étude sur l'exposition des instruments astronomiques, Laetitia Maison a montré comment la présentation – par les acteurs de la science – d'une pratique idéalisée et agonistique, inscrite dans une progression constante et échappant aux doutes induisait une forme de défiance de la part des visiteurs⁴⁸. Les scientifiques peuvent, dans ces institutions, être ambivalents à l'endroit du patrimoine dont ils craignent, lors des manifestations mémorielles (e.g. journées du patrimoine) qu'il laisse aux visiteurs une image obsolète de leur activité⁴⁹.

La position des organismes de recherche qui sont à la fois des lieux contemporains de recherche et des espaces patrimoniaux (ou à tout le moins de conservation) est difficile lorsque la distinction entre ce qui fait encore partie de la recherche et ce qui appartient irrémédiablement au passé ne peut être clairement établie. Ainsi Jacques Maigret, Conservateur en chef au Muséum national d'Histoire naturelle, expliquait en 2000, au sujet des missions patrimoniales de son institution :

« En fait, lorsqu'on aborde ses missions, il faut distinguer :

- la conservation de ce patrimoine et sa mise en valeur (...) qui relèvent de la gestion
- son utilisation par la recherche scientifique et l'enseignement qui relève de l'expertise.

(...) Le patrimoine scientifique appartient sans conteste au domaine de recherche qui l'a produit, qui continue à l'exploiter pour son propre avancement et qui produit

⁴⁷ Laetitia Maison (2000), *Les instruments anciens d'astronomie. Histoire et enjeux actuels de leur mise en exposition*, Mémoire de DEA, Muséum national d'Histoire Naturelle, 86.

⁴⁸ *Ibidem*, 83-89.

⁴⁹ Soraya Boudia (2002), « Le patrimoine des institutions scientifiques comme objet de recherché », *La Lettre de l'OCIM* 82, 48.

l'information indispensable à sa mise en valeur pour le public »⁵⁰.

Certes les muséums d'histoire naturelle constituent (par la spécificité du travail sur les collections) un cas un peu à part pour le patrimoine scientifique. Il n'empêche, la démarche patrimoniale esquissée par Jacques Maigret (i.e. un transfert des collections d'un secteur actif de recherche à la conservation muséale totalement maîtrisée par les scientifiques) met en exergue les lignes de front et de concurrence qui peuvent sourdre entre scientifiques et historiens des sciences (même si, le plus souvent, les conditions d'un dialogue fructueux sont réunies).

Le groupe hétérogène d'amateurs, dont nous avons dit plus haut qu'il convenait de faire une sociologie précieuse, mais que faute de mieux, nous caractériserons par leur proximité avec l'activité scientifique (ingénieurs et scientifiques en retraite, érudits locaux, familles de scientifiques) est lui aussi aux prises avec les pratiques patrimoniales. Si les interactions entre espaces muséographiques et amateurs disponibles sont incontestablement fructueuses, il n'en demeure pas moins que la pratique historique peut ici aussi être directement concurrencée ou marginalisée. Le muséum d'Histoire naturelle d'Aix-en-Provence s'est ainsi beaucoup appuyé sur l'association des amis du muséum. Stephen Giner, président de cette association souligne que les actions menées pour promouvoir le site patrimonial peuvent prendre la forme de conférences, de publications ou même d'un « travail de terrain » à mi-chemin entre archivistique et histoire :

« Une autre forme de la collaboration qui unit le muséum à cette association est l'inventaire, le tri et le classement des collections contenues dans les greniers. Plusieurs membres viennent bénévolement, selon leur spécialité, réaliser ce travail dans le cadre du déménagement imminent du musée. C'est ainsi (...) qu'un classement des archives et de la correspondance du Docteur Edouard Gobert, préhistorien des années cinquante qui a légué plus de dix milles pièces au

⁵⁰ Jacques Maigret (2001), « Réflexions sur la mise en place d'une politique du patrimoine scientifique », in Serge Lochot, *Réflexions sur le patrimoine scientifique et technique. Actes des Journées d'études de l'OCIM, Musée des Arts et Métiers, Paris, 21 et 22 septembre 2000* (Dijon : OCIM), 33-34.

muséum, a été effectué et qu'un livre sur l'historique du musée est en train d'être réalisé »⁵¹.

Il ne s'agit pas de remettre en cause les compétences de ces amateurs qui oeuvrent pour le musée en menant un difficile (et bien souvent très ingrat) travail d'inventaire et de classement, mais de souligner que les compétences historiennes (en particulier la critique de sources, la mise en perspective avec d'autres corpus épistolaires) ne peuvent s'improviser ni être transcendées par la seule bonne volonté.

Dans ce panorama nécessairement incomplet des acteurs autres que les historiens, participant à la patrimonialisation de la science et de la technique, il est indispensable de mettre en exergue le cas complexe des lignées de scientifiques qui produisent elles-mêmes leur mémoire et se heurtent parfois frontalement au travail de l'historien. La famille Baillaud constitue un exemple caractéristique de ces dynasties savantes. Benjamin Baillaud, astronome, directeur de l'observatoire de Toulouse puis de l'Observatoire de Paris à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle inaugure, sous la III^e République une trajectoire de recherche que deux de ses fils, Jules et René Baillaud poursuivent, toujours dans le domaine de l'astronomie, le premier à Paris, le second à Besançon. René Baillaud a rédigé, à la fin de sa vie, ses *Souvenirs*, dans lesquels il retrace son parcours personnel et scientifique. Le fils de René Baillaud, Lucien Baillaud, professeur de Biologie à l'Université de Clermont-Ferrand a lui rédigé un livre sur l'histoire de son grand-père Benjamin Baillaud en prenant pour point de départ un buste érigé dans sa commune natale de Chalon-sur-Saône. Tout au long du livre l'exemplarité de la lignée scientifique se confond avec la cohérence de la généalogie familiale. Le caractère hagiographique du livre est notamment perceptible dans le portrait moral que Lucien Baillaud dresse de son aïeul :

« Il [B. Baillaud] se voulait désintéressé, et ne devant rien aux intrigues ni au favoritisme (...). Comment se comportait-il dans l'exercice de sa profession ? Force est de s'appuyer sur des témoignages : relations empreintes d'autorité bienveillante et paternelle, de bonté chaleureuse, de simplicité, de modestie

⁵¹ Stephen Giner (2001), « Une collaboration fructueuse : le muséum d'Histoire naturelle d'Aix-en-Provence et l'association des Amis du muséum », *La Lettre de l'OCIM* 75, 50.

même, activité intense, soutenue par l'optimisme, ténacité et fermeté dans l'effort »⁵².

Outre le fait que ces assertions sont, au mieux, nuancées, au pire, contredites par les courriers du personnel de l'observatoire de Toulouse par exemple⁵³, il est toujours délicat, lorsqu'un historien est sollicité pour donner son avis ou fournir des informations sur un tel texte, de proposer un point de vue distancié dont l'objectif n'est pas de glorifier un ancêtre ni d'enraciner une histoire familiale dans un mythe savant. La situation de l'historien des sciences est d'autant plus difficile que ces familles scientifiques disposent bien souvent de ressources archivistiques abondantes et inédites (e.g. correspondance, iconographie, documents personnels).

La commémoration constitue une pratique mémorielle qui mobilise très fréquemment l'histoire des sciences et des techniques : participation à des volumes marquant l'événement, colloques universitaires indexés sur les dates de naissance et/ou de mort des figures savantes, participation aux célébrations nationales sous l'égide du ministère de la culture. En 1986 alors que s'ouvrait une vague commémorative pastoriennne, Claire Salomon-Bayet, insistait sur le fait que pour les historiens des sciences, « commémorer n'est pas comprendre »⁵⁴. Les ressorts utilisés lors de ces manifestations sont très éloignés de la pratique historique : essentialisation d'un groupe, d'une trajectoire, d'un organisme, comparaison réduite, vision téléologique. L'historienne soulignait le danger symétrique du contre-culte qui repose sur d'autres allants de soi : recherche des figures maudites, réhabilitation de savants oubliés. Pnima G. Abir-Am a montré, dans l'ouvrage qu'elle a dirigé sur *La mise en mémoire de la science*, combien les rituels de célébration qui mettaient en exergue une découverte, un groupe de chercheurs, un héros de la science ou une institution procédaient (le plus souvent) d'un travail de légitimation scientifique. Ainsi, dans le

⁵² Lucien Baillaud (2004), *L'astronome chalonnais Benjamin Baillaud, et la petite histoire de son buste érigé dans un jardin public de Chalon-sur-Saône* (Clermont-Ferrand), 15.

⁵³ Jérôme Lamy (2004), *Archéologie d'un espace savant. L'observatoire de Toulouse aux 18^e et 19^e siècles : lieux, acteurs, pratiques, réseaux*, thèse de doctorat, EHESS.

⁵⁴ Claire Salomon-Bayet (1986), « Penser la révolution pastoriennne », in Claire Salomon-Bayet (ed.), *Pasteur et la révolution pastoriennne* (Paris : Payot), 29.

domaine de la biologie moléculaire, le groupe Phage organise dès 1966 une célébration des 60 ans de Max Delbrück qui en fut l'initiateur⁵⁵. Le fort volume publié alors et intitulé *Phage and the Origins of Molecular Biology* fut bien conçu d'emblée comme un prétexte ou l'occasion de structurer une mémoire collective, d'asseoir la position du groupe dans la nouvelle discipline ainsi définie et de légitimer la captation de l'héritage par les successeurs du leader mis à l'honneur⁵⁶.

Le groupe Phage prend ainsi de vitesse les structuralistes américains (consacrant Pauling en 1968), les microbiologistes (qui publient leur texte commémoratif en 1971), les biochimistes qui le font huit ans après, et les cristallographes britanniques qui contre-attaquent dans les années 1980. La multiplication de ces « histoires » particulières qui sanctionnent et célèbrent une partie des travaux en biologie moléculaire constitue un obstacle conséquent pour les historiens qui doivent non seulement retracer les transformations d'une discipline, mais également déminer des enjeux nécessairement partisans. La tâche est d'autant plus ardue, que, comme le souligne très justement Terry Shinn, les liens entre commémorations et légitimité n'impliquent pas *ipso facto* une relation privilégiée entre autorité et célébration. Ainsi le laboratoire fondé par Aimé Cotton dans l'entre-deux guerres autour du grand électro-aimant de Bellevue a fait montre d'une grande discrétion notamment lors de son cinquantième anniversaire. Les responsables de cet organisme, dont l'objectif était de fournir un instrument générique capable d'intéresser de nombreuses disciplines, n'ont pas souhaité publiciser leur « pénétration réussie dans de multiples domaines de la science », ce qui aurait suscité « une résistance peu souhaitable (...) »⁵⁷.

L'exercice commémoratif constitue un double piège pour l'historien : il oblige à un travail de dé-mythification (i.e. déconstruire les histoires particulières) et contraint à prendre en compte les effets (eux-mêmes historiques) des commémorations sur les institutions, les disciplines ou les communautés de chercheurs.

⁵⁵ Pnina G. Abir-Am (1998), « Entre mémoire collective et histoire en biologie moléculaire : les premiers rites commémoratifs pour les groupes fondateurs », in Pnina G. Abir-Am (ed.), *La mise en mémoire de la science. Pour une ethnographie historique des rites commémoratifs* (Amsterdam : Éditions des archives contemporaines), 31.

⁵⁶ *Ibidem*, 33.

⁵⁷ Terry Shinn (1998), « L'effet pervers des commémorations en science », in Pnina G. Abir-Am (ed.), *La mise en mémoire de la science. Pour une ethnographie historique des rites commémoratifs* (Amsterdam : Éditions des archives contemporaines), 246.

Conclusion : Pour une intervention critique de l'histoire des sciences dans l'action patrimoniale

En pointant, dans les processus patrimoniaux centrés sur les sciences et les techniques, les zones de concurrence ou de conflit entre les historiens et d'autres groupes sociaux intéressés par le passé, nous avons pu donner l'impression de défendre la corporation des historiens, de les montrer en martyrs du mémoriel. Ce n'est en aucun cas notre intention. D'abord, comme le souligne Régine Robin, les historiens « n'ont pas le monopole du discours sur le passé (...) »⁵⁸. Ensuite, la « fièvre patrimoniale » amorcée au début des années 1980 a constitué un incroyable effet d'aubaine pour les historiens des sciences : la pratique historique s'est largement appuyée sur les actions patrimoniales en pleine expansion (e.g. publications des Cours de l'École de l'an III⁵⁹). Enfin, ce sont surtout les insuffisances de notre travail critique et auto-analytique lorsqu'il s'agit d'œuvrer sur le terrain complexe du patrimoine que nous avons voulu mettre en exergue. Si l'histoire des sciences est concurrencée, utilisée ou marginalisée, c'est d'abord parce qu'elle ne mobilise pas des outils assez puissants pour faire valoir ses pratiques, ses méthodes et ses résultats dans les processus patrimoniaux⁶⁰.

La posture la plus souvent proposée est celle d'un retour sur l'histoire des processus patrimoniaux et des phénomènes mémoriaux. La fécondité d'une telle démarche est manifeste. Nous rappellerons à titre d'exemple l'étude minutieuse menée par Yves Gingras sur la construction d'une mémoire collective autour de Poincaré et de la relativité. L'Année Internationale de la Physique en 2005 a célébré Einstein et la relativité. Cette manifestation a été marquée par la production d'un documentaire (*Tout est relatif, Monsieur Poincaré !*) et de plusieurs livres (notamment Jules Leveugle, *Comment le jeune et ambitieux Einstein s'est approprié la*

⁵⁸ Régine Robin (2007), « Un passé d'où l'expérience s'est retirée », *Ethnologie française* 37-3, 398.

⁵⁹ Jean Dhombres (ed.) (1992), *L'École normale de l'An III, Leçons de mathématiques. Laplace, Lagrange, Monge* (Paris : Dunod) et, plus récemment, Jean Dhombres, Béatrice Didier (eds.) (2008), *L'École Normale de l'An III, Leçons d'analyse de l'entendement, art de la parole, littérature, morale. Garat, Sicard, La Harpe, Bernardin de Saint-Pierre* (Paris, Éditions Rue d'Ulm).

⁶⁰ Sur ce point et, plus spécifiquement sur le malaise des historiens face aux usages politiques de l'histoire, voir l'avant propos de l'ouvrage dirigé par François Hartog et Jacques Revel (2001), *Les usages politiques du passé* (Paris : Éditions de l'EHESS), 7-8.

relativité restreinte de Poincaré) qui visent à réhabiliter le rôle de Poincaré dans la découverte de la relativité. Yves Gingras en analysant ces différents supports mémoriels constate que l'épicentre de la réhabilitation de Poincaré est l'École Polytechnique (qui est l'école de Poincaré) et que les questions nationalistes sourdent dans cette réécriture de l'histoire. Il conclut en indiquant que les livres et le film constituent "weapons in the struggle for the imposition of the legitimate *history of relativity theory* and the redistribution of symbolic credit among actors"⁶¹.

Cette déconstruction ethnographique des enjeux qui parcourent les manifestations patrimoniales est certes indispensable et salutaire, mais elle ne répond qu'imparfaitement aux logiques tensorielles dans lesquelles sont pris les historiens des sciences amenés à prendre part à des entreprises patrimoniales. L'histoire des pratiques mémorielles ne peut s'écrire qu'*ex post* et elle ne fournit pas les moyens de travailler *hic et nunc* dans le champ du patrimoine.

La définition de règles collectives de travail visant à préciser les conditions d'un travail historique dans le cadre des pratiques patrimoniales peut constituer une approche concrète de la tension histoire/mémoire dans le domaine des sciences et des techniques. L'anthropologue Isac Chiva a formulé une série de questions qui devraient, selon lui, constituer le socle éthique des rapports entre histoire et patrimoine. Il faut, dit-il, veiller

« à toute une série d'enjeux légitimes, même si parfois exacerbés : l'enjeu politique de statut et de pouvoir, ou encore de militantisme communautaire ; la recherche de la communication institutionnelle ; la volonté de développement local ; le désir collectif d'auto-célébration et d'auto-contemplation, qui est aussi celui de la symbolique communautaire »⁶².

La généralisation et la systématisation de ce questionnement permettraient de préciser les limites du travail historique possible et/ou attendu, de mettre à jour les implicites politiques, économiques et culturels et d'instaurer un rapport de force visant au maintien d'une certaine autonomie de la discipline et finalement d'imposer un droit de regard sur les usages des productions historiennes. L'opération critique proposée ici

⁶¹ Yves Gingras (2007), "Henri Poincaré : The Movie. The Unintended Consequences of Scientific Commemorations", *Isis* 98, 372.

⁶² Isac Chiva cité par Dominique Poulot (2001), *Patrimoine et musées. L'institution de la culture* (Paris, : Hachette), 203.

viser la mise à distance des schèmes intellectuels dominants, l'interrogation de leurs effets et la conjuration des évidences. Michel Foucault indiquait que « la critique ne consiste pas à dire que les choses ne sont pas bien comme elles sont. Elle consiste à voir sur quel type d'évidences, de familiarité, de modes de pensée acquis et non réfléchis reposent les pratiques que l'on accepte »⁶³.

Nous plaçons donc ici pour une participation critique (dont la forme devrait être élaborée collectivement) de l'histoire des sciences aux processus patrimoniaux.

Jérôme Lamy
LISST-Université Toulouse II

⁶³ Michel Foucault (2001), « Est-il donc important de penser ? », in *Dits et écrits*, T.II, 1976-1988 (Paris : Gallimard), 999.

BIBLIOGRAPHIE

- [1] ABIR-AM Pnina G., « Entre mémoire collective et histoire en biologie moléculaire : les premiers rites commémoratifs pour les groupes fondateurs », in Pnina G. Abir-Am (ed.), *La mise en mémoire de la science. Pour une ethnographie historique des rites commémoratifs*, Amsterdam, Éditions des archives contemporaines, 1998, pp. 25-74.
- [2] ANDRIEUX Jean-Yves, *Patrimoine & Histoire*, Paris, Belin, 1997.
- [3] BAILLAUD Lucien, *L'astronome chalonnais Benjamin Baillaud, et la petite histoire de son buste érigé dans un jardin public de Chalon-sur-Saone*, Clermont-Ferrand, 2004.
- [4] BÉDARIDA François, « Une invitation à penser l'histoire : Paul Ricoeur, la mémoire, l'histoire et l'oubli », *Revue historique* 619, 2001, pp. 731-739.
- [5] BENNETT Jim, "Museums and the History of Science. Practitioner's Postscript", *Isis*. 96, 2005, pp. 602-608.
- [6] BONAFOUX Corinne, DE COCK-PIERREPONT Laurence et FALAIZE, Benoît, *Mémoires et histoire à l'École de la République. Quels enjeux ?*, Paris, Armand Colin, 2007.
- [7] BONNEUIL Christophe, « Les transformations des rapports entre sciences et société en France depuis la Seconde Guerre Mondiale : un essai de synthèse », *Actes du Colloque Sciences, médias et société ENS Lettres et Sciences Humaines, 15-17 juin 2004*, Lyon, Publication électronique, 2004.
- [8] BOUDIA Soraya, « Le patrimoine des institutions scientifiques comme objet de recherché », *La Lettre de l'OCIM* 82, 2002, pp. 45-49.
- [9] BUD Robert, "History of science and the Science Museum" *British Journal for the History of Science* 30, 1997, pp. 47-50.
- [10] CHOAY François, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Le Seuil, 2007.
- [11] COQUERY VIDROVITCH Catherine, *Enjeux politiques de l'histoire coloniale*, Marseille, Agone, 2009.
- [12] DE COCK Laurence et PICARD Emmanuelle (eds.), *La fabrique scolaire de l'histoire : Illusions et désillusions du roman national*, Marseille, Agone, 2009.
- [13] DEMELENAERE-DOUYÈRE Christiane, « Le patrimoine scientifique et technique : une réalité complexe », *Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences* 48, 2000.
- [14] DESVALLÉES André, « Petite histoire du mot patrimoine », in Serge Lochot (ed.), *Réflexions sur le patrimoine scientifique et technique*.

- Actes des Journées d'études de l'OCIM, Musée des Arts et Métiers, Paris, 21 et 22 septembre 2000*, Dijon, OCIM, 2001, pp. 17-23.
- [15] DOUSTE-BLAZY Philippe, « Préface », « *Ils observaient les étoiles... » Cinq siècles d'astronomie toulousaine*, Toulouse, Archives Municipales de Toulouse, 2002, p. 5.
- [16] FOUCAULT Michel, « Est-il donc important de penser ? », in *Dits et écrits*, T.II, 1976-1988 (Paris : Gallimard), 2001, pp. 997-1001.
- [17] GARCIA Patrick, (en collaboration avec BOSSÉNO Christian-Marc), « Introduction », in Maryline Crivello, Patrick Garcia, Nicole Offenstadt, (eds.), *Concurrence des passés. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2006, pp. 9-21.
- [18] GINER Stephen, « Une collaboration fructueuse : le muséum d'Histoire naturelle d'Aix-en-Provence et l'association des Amis du muséum », *La Lettre de l'OCIM* 75, 2001, pp. 49-50.
- [19] GINGRAS Yves, "Henri Poincaré: The Movie. The Unintended Consequences of Scientific Commemorations", *Isis* 98, 2007, pp. 366-372.
- [20] GOB André et DROUGUET Noémie, *La muséologie. Histoire, développements, enjeux actuels*, Paris, Armand Colin, 2006.
- [21] HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997.
- [22] —, *La Topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte. Étude de la mémoire collective*, Paris, PUF, 1972.
- [23] HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, 2003.
- [24] HARTOG François et REVEL Jacques, *Les usages politiques du passé*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2001.
- [25] HARVEY David, *Géographie de la domination*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2008.
- [26] LAMY Jérôme, *Archéologie d'un espace savant. L'observatoire de Toulouse aux 18^e et 19^e siècles : lieux, acteurs, pratiques, réseaux*. Thèse de doctorat, EHESS, 2004.
- [27] LAMY Jérôme, MAISON Laetitia, MOTARD Béatrice et SERMET Christian, « Les limites de l'expérience muséographique », *Cahiers du Musée des Confluences*, 2, 2008, pp. 63-83.
- [28] LAMY Jérôme et MOTARD Béatrice, « Le patrimoine astronomique français : de la curiosité à l'inventaire », *La Lettre de l'OCIM* 84, 2002, pp. 5-7.

- [29] LE FOLL Typhaine, « Un nouveau musée de la lunette à Morez », *La Lettre de l'OCIM* 89, 2003, pp. 22-30.
- [30] MAIGRET Jacques, « Réflexions sur la mise en place d'une politique du patrimoine scientifique », in Serge Lochot, *Réflexions sur le patrimoine scientifique et technique. Actes des Journées d'études de l'OCIM, Musée des Arts et Métiers, Paris, 21 et 22 septembre 2000*, Dijon, OCIM, 2001, pp. 32-45.
- [31] MAISON Laetitia, *Les instruments anciens d'astronomie. Histoire et enjeux actuels de leur mise en exposition*, Mémoire de DEA, Muséum national d'Histoire Naturelle, 2000.
- [32] NENADOC Stana et CHRISTIN Rosine, « Historiens et patrimoine en Grande-Bretagne », *Le Mouvement social* 200, 2002, pp. 116-122.
- [33] NOIRIEL Gérard, *Qu'est-ce que l'histoire contemporaine ?*, Paris, Hachette, 1998.
- [34] NOIRIEL Gérard, *À quoi sert « l'identité nationale »*, Marseille, Agone, 2007.
- [35] NORA Pierre, « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », in Pierre Nora (ed.), *Les lieux de Mémoire*, T. I, Paris, Gallimard, 1997, pp. 23-43.
- [36] OFFENSTADT Nicolas, *L'histoire bling-bling. Le retour du roman national*, Paris, Stock, 2009.
- [37] POMIAN Krzysztof, *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, 1999.
- [38] POULOT Dominique (2005), *Musée et muséologie*, Paris, La Découverte, 2005.
- [39] —, *Patrimoine et musées. L'institution de la culture*, Paris, Hachette, 2001.
- [40] —, *Une histoire du patrimoine en Occident*, Paris, PUF, 2006.
- [41] PROCHASSON Christophe, *L'empire des émotions. Les historiens dans la mêlée*, Paris, Demopolis, 2008.
- [42] REVEL Jacques, *Un parcours. Douze exercices d'histoire sociale*, Paris, Galaade Éditions, 2006.
- [43] RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000.
- [44] ROBIN Régine, « Un passé d'où l'expérience s'est retirée », *Ethnologie française* 37-3, 2007, pp. 395-400.
- [45] SALOMON-BAYET Claire, « Penser la révolution pastorienne », in Claire Salomon-Bayet (ed.), *Pasteur et la révolution pastorienne*, Paris, Payot, 1986, pp. 14-64.
- [46] SERMET Jean, « Séculaire excellence des jeux floraux », *Autour d'Assézat*, Toulouse, Fondation d'Assézat, 1999, p. 39.

- [47] SHINN Terry, « L'effet pervers des commémorations en science », in Pnina G. Abir-Am (ed.), *La mise en mémoire de la science. Pour une ethnographie historique des rites commémoratifs*, Amsterdam, Éditions des archives contemporaines, 1998, pp. 225-247.
- [48] VADELORGE Loïc, « Les affres de l'histoire locale 1970-2000 », in Maryline Crivello, Patrick Garcia et Nicole Offenstadt, (eds.), *Concurrence des passés. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2006, pp.27-47.